

La grande déprime québécoise

De Carole Laure à Solange Chaput-Rolland

Jacques Guay

Numéro 14, juin–juillet–août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, J. (1984). La grande déprime québécoise : de Carole Laure à Solange Chaput-Rolland. *Nuit blanche*, (14), 12–13.



LA GRANDE DÉPRIME QUÉBÉCOISE

de Carole Laure à Solange Chaput-Rolland

Le dimanche 8 avril dans sa chronique «La fleur et ... le pot», le potineur politique de *La Presse*, Pierre Gravel, décernait un pot à Carole Laure sous le titre «La belle orpheline salit son nid». Son crime? La vedette aurait osé dire dans *Paris Match*: «Montréal n'est plus qu'une banlieue américaine avec de vilains buildings et des citoyens déprimés... Une maison sur trois est à vendre... En fait, j'ai fui la grande déprime québécoise».

Nous voilà, pensez-vous, loin des essais québécois. Venant tout juste de terminer *Le Mystère Québec*, le neuvième tome des *Regards* de Mme Solange Chaput-Rolland, je n'ai rien trouvé de particulièrement choquant et surtout d'original dans les propos de Carole Laure.

Un bon feu de foyer

Au moment de se mettre à écrire cette suite des regards qu'elle jette sur le Québec et le Canada depuis 1967, Mme Chaput-Rolland a fait un feu de foyer de son journal quotidien des deux dernières années. «Le temps était venu, écrira-t-elle, de prendre congé de notre Société politique qui a fait mes délices durant plus de trente ans, mais qui aujourd'hui me décourage et me désenchante».



Solange Chaput-Rolland

Elle a donc brûlé les notes prises au jour le jour: «J'en étais arrivée à chercher des mots anciens, plus pointus, plus acides, plus caustiques pour fustiger les réactions des deux maîtres de nos destinées québécoises et canadiennes. Du côté péquiste comme du côté fédéraliste, les jeux ne se feront jamais, car deux frères ennemis se dressent l'un contre l'autre depuis 1976 et aucun des deux n'a changé une virgule à son discours politique.»

Sommes-nous plus heureux?

Et le départ même de l'un d'entre eux, le maître fédéraliste, y

changera-t-il quelque chose? Prenant congé de Pierre Elliott Trudeau à la fin d'un livre où elle a préféré monologuer avec les morts, Judith Jasmin, André Laurendeau, et quelques vivants, Robert Bourassa, Gérard Godin, plutôt que de disserter sur l'actualité politique, Mme Chaput-Rolland constate «qu'il (Pierre Elliott Trudeau) n'a pas été capable d'unir le pays et qu'il a manifesté peu de respect envers nos droits, nos aspirations et nos frustrations.»

Un témoin torturé

Autre citation: «... les deux hommes ont de tout temps charrié nos ambiguïtés et nos projets. Et ils concrétisent aujourd'hui nos échecs».

Il s'agit, bien sûr, des deux mêmes hommes, toujours. De celui qui part en promettant d'en être à la prochaine élection provinciale, Pierre Elliott Trudeau, et de l'autre qui ne veut toujours pas partir, René Lévesque.

Mais cette fois celui qui écrit n'est pas à la veille de retirer sa pension de vieillesse. Il a à peine quarante ans et c'est comme s'il avait toute sa vie derrière lui. Il se décrit lui-même «non comme un penseur véritable, mais le témoin (torturé) d'une société». Il s'agit de Pierre Oli-

vier dont l'ouvrage, *Les militaires ont envahi Manhattan*, a fait beaucoup de bruit avant de paraître. À cause d'une postface abondamment commentée, sinon lue, et dont le titre à lui seul pouvait lui faire faire un bon bout de chemin: «L'État. Le pouvoir. Mon cul!»

Des clés passe-partout ■

Et pour le plus grand bonheur sans doute de ses amis et de ses maîtresses, il s'agit d'un roman à clefs dans lequel le lecteur, le vrai, celui qui aura déboursé 24,95 \$, n'a pas besoin d'un passe-partout compliqué pour ouvrir toutes les portes.

Revenu de tout, désabusé, Olivier est finalement trahi par sa véritable maîtresse, une carrière de journaliste qui l'a abandonné à 40 ans. Il n'est pas le premier et sans doute pas le dernier à qui cela arrive dans cette profession au Québec. Peu importe qu'il en soit sorti par la porte d'en arrière de Radio-Mutuel, c'est à Radio-Canada qu'il décide de régler son compte.

Ou plutôt au grand patron de l'information, Pierre O'Neil, qui ne serait, selon lui, qu'une créature politique, un vassal de Trudeau, dont il fut naguère l'attaché de presse; bref la brebis galeuse responsable de tous les maux.

Jouer aux martyrs ■

Mme Chaput-Rolland jette elle aussi un regard sur Radio-Canada, regard peut-être troublé par ses fonctions actuelles d'auteure pour la société d'État. «Les journalistes, commentateurs, artistes qui perdent leurs émissions, qui sont remerciés de leurs services, affirme-t-elle, ne doivent pas, comme c'est souvent le cas, jouer aux martyrs et laisser entendre à leurs amis qu'ils sont victimes de leurs opinions politiques».

Mais rendons justice à Olivier: sa charge dépasse sa propre aventure et il a clamé bien haut ce que bon nombre de ses ex-confrères

continuent de murmurer un peu partout. Mme Chaput-Rolland souligne d'ailleurs: «Trop d'animateurs, d'auteurs, de journalistes, de commentateurs, d'artistes perdent petit à petit, le goût de l'excellence, car le système finit par les étouffer».

Des vrais gestionnaires ■

«Radio-Canada, conclut Olivier, est en panne d'imaginaire. Incapable de créer ou de contribuer à créer une culture autre qu'institutionnelle. Il faut en confier la direction à de véritables gestionnaires — c'est leur métier! — et laisser rêver le poètes — c'est leur métier aussi.»

Mme Chaput-Rolland ne conclura pas autrement: «Il est essentiel de libérer le président de la Société Radio-Canada de la tutelle du bureau du Premier ministre... Il faut donner des ailes à ceux qui oeuvrent à l'intérieur de notre société d'État, et non les chausser de souliers de plomb.»

Le nationalisme en veilleuse ■

L'amertume des Québécois n'a rien à voir avec les officines de Radio-Canada et Olivier, à sa manière, en témoigne tout autant que Mme Chaput-Rolland qui, elle, une fois de plus se confesse: «J'avoue que jamais je ne me pardonnerai d'avoir milité pour le NON référendaire sans avoir connu les véritables intentions de M. Trudeau sur sa volonté de renouveler le fédéralisme.»

Nul doute que les péquistes, du moins ce qui en reste, finiront eux-mêmes par pardonner à cette nationaliste qui se dit canadienne et à cette fédéraliste qui se veut québécoise. Entre autres parce que, s'adressant à Trudeau, elle déclare: «Le nationalisme... est en veilleuse et la montée souverainiste n'est pas du tout freinée; elle est reléguée, pour l'instant, au second plan des préoccupations de notre population, plus inquiète de son gagne-pain quotidien

que des orientations politiques de son avenir.»

D'échec en échec? ■

Mais quelle orientation politique et quel avenir? Au-delà, malgré, à côté des politiciens? Et pourquoi pas la réunion au-dessus des partis de tous ceux qui rêvent d'un Québec vibrant dans des objectifs communs? Ce fut un des rêves de l'Ordre de Jacques-Cartier, le rêve du moins de sa faction québécoise, un rêve qui fit d'ailleurs éclater cette société secrète née à Ottawa en 1926 pour combattre les orangistes dans la fonction publique fédérale et morte en 1965 en pleine révolution tranquille, incapable à la fois de supporter la lumière du jour (son existence «discrète» avait été abondamment révélée et commentée) et ses divisions internes entre Canadiens français et Québécois.

G. Raymond Laliberté — le même, l'ancien président de la CEQ, le cosignataire du Manifeste pour un Québec socialiste, etc. — a eu accès à de nombreux documents et a interviewé maints ex-membres de «la patente» (ainsi que les initiés l'appelaient lorsqu'ils y faisaient allusion). Il en a tiré une thèse de doctorat, fouillée, sans doute très scientifique, ardue à lire et publiée chez HMH. C'est en fait l'histoire d'une série d'échecs de la part d'une intelligentsia qui n'aura rien réussi: ni à préserver la religion, ni à s'emparer de l'économie, ni à faire l'Indépendance.

De toute manière l'O, avec ses mystères, a vécu, et Carole Laure a bien raison d'oublier à Paris la grande déprime québécoise. Il n'y a rien de bien réjouissant dans ces trois essais. ■

Solange Chaput-Rolland, *Le mystère Québec, Regards, 1983-84*, Éd. Leméac.

Pierre Olivier, *Les militaires ont envahi Manhattan*, Éd. Libre Expression.

G. Raymond Laliberté, *Une société secrète: l'Ordre de Jacques-Cartier*, Éd. HMH.